

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 9

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184207>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lettre d'un frère à sa sœur.

Tout finit ici-bas, chère sœur, et ce que nous croyions éternel et immuable devient bientôt, avec les ans, poussière et ruine. Quand nous nous sommes attachés à quelque chose, quand nous avons donné notre cœur et notre affection à quelqu'un, nous pensons conserver toujours ces objets aimés; mais, hélas! viennent le temps destructeur, les soucis rongeurs, le travail qui énerve et qui use, voilà que tout ce que nous avons aimé, tout ce que nous avons cru si durable, si solide, se flétrit, se fane, disparaît ou nous oublie.

Hélas! je viens d'en faire une cruelle et douloureuse expérience, et je sens le besoin de te confier mes peines, afin que, si c'est en ton pouvoir, tu viennes relever mon courage abattu..... Je n'ai plus de chaussons.

Où sont-ils maintenant ces vieux serviteurs qui pendant trois ans et demi n'ont cessé de me rendre des services incalculables? Ils ont vu la France, l'Italie et la Suisse; ils ont franchi nos montagnes, ils ont parcouru nos vallées, ils ont bravé les chaleurs de la canicule et résisté au froid du plus long des hivers..... et maintenant, où sont-ils?

Cependant, chère sœur, ils ont toujours été bien soignés; en effet :

Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui des airs d'aujourd'hui n'était point infectée;
Avec toute l'ardeur que chacun lui connaît,
Elle lavait mes bas et les *retaconnait*;
Car dans ses mains le dé, le fil et les aiguilles
Servaient à restouper mes chaussons en guenilles.
Mais comme tout bientôt n'est que poudre ici-bas,
Elle ne pourra plus ravauder feu mes bas!
Je te le dis, ma sœur, ce grand malheur m'opresse,
Et c'est à toi, vois-tu, qu'il faut que je m'adresse.
Je n'aime point du tout, hélas! chaque matin
Chausser mille pertuis sur ma peau de satin;
C'est donc toi qui devras, en fille bien sensée,
M'envoyer..... mais suffit! tu connais ma pensée.
Je pourrais cependant, sans les chercher si loin,
Me procurer ici les bas dont j'ai besoin;
Mais un pauvre garçon est trop bonne *pratique*
Quand il doit acheter chaussons à la boutique:
« Prenez ceux-ci, monsieur, croyez-moi, lui dit-on,
Ils sont pur fil d'Ecosse et n'ont point de coton. »
Puis, quand monsieur s'en va, jusqu'au seuil de la porte,
Et commis et patron lui forment une escorte.
De retour au comptoir, le vendeur en riant,
S'écrie alors tout haut: « Encore un ignorant »!

Depuis deux mois déjà ma détresse est profonde,
Car céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts n'y sont que des chansons,
Et l'on sait que je n'ai plus ni bas, ni chaussons!

Que te dirai-je de plus éloquent, ma bonne Julie;
Je connais ton excellent cœur, et je suis sûr d'avance
que tu te feras un grand plaisir de m'envoyer le
plus tôt possible une douzaine ou deux de bons
chaussons en fil, et des plus solides. De mon côté,
je ferai tous mes efforts pour les former; ils auront
en moi un maître qui ne les laissera pas inactifs,
et certes, au bout de deux ou trois ans, ils auront
acquis l'expérience des vieillards! Ah! mes futurs
amis, que je vous porte envie, moi qui n'en ai
point..... d'expérience!

H. DUVELUZ.

Le général *Changarnier*, qui est mort le 14 février dernier, avait survécu à ses compagnons des guerres d'Afrique, les La Moricière, les Bedeau, les Cavainac; quoique plus jeunes que lui, ceux-ci l'avaient de bien des années précédé dans la mort; il restait debout, sous le poids de l'âge, à quatre-vingt quatre ans, témoin d'une autre époque, encore mêlé aux intérêts et aux luttes de la nôtre.

Un beau trait de courage est à citer dans sa carrière militaire. Lors de la première expédition de Constantine, Changarnier était chef de bataillon du 2^e léger. Après plusieurs attaques vigoureusement repoussées, les colonnes françaises, labourées en tous sens par les boulets ennemis, durent se retirer. La retraite commença à 4 heures du matin, et le général de Rigny plaça l'extrême arrière-garde sous les ordres du commandant Changarnier, qui s'était vaillamment conduit à l'attaque de la ville. Les Arabes se lancèrent aussitôt à la poursuite des assaillants; des nuées de cavaliers se portèrent sur les flancs et sur les derrières de l'armée française, en poussant des cris affreux. Il fallut abandonner plusieurs caissons d'artillerie, le matériel du génie, 2 obusiers, et, chose plus douloureuse à dire, 12 voitures de blessés. Dans cette situation critique où l'armée française était enveloppée, serrée par un ennemi implacable, le commandant Changarnier se couvrit de gloire, et s'attira les regards et l'estime de tous. Se voyant trop vivement pressé à l'arrière-garde, et n'ayant qu'un bataillon réduit

à moins de 300 hommes, il voulut infliger une leçon aux Arabes et leur apprendre ce que pouvait une poignée de Français conduits par un chef intrépide. Il arrêta sa petite troupe et la forme en carré : *Allons mes amis, dit-il, voyons ces gens-là en face; ils sont 6000 et vous êtes 300; vous voyez bien que la partie est égale.*

Les soldats attendirent tranquillement l'ennemi à portée de pistolet, puis dirigèrent sur lui un feu meurtrier de deux rangs, qui joncha le sol de cadavres. Les Arabes s'enfuirent épouvantés.

Depuis ce moment ils renoncèrent aux charges et se contentèrent de harceler l'armée française.

Sordâ, à la faire dè Cossené.

Sordâ étai on gaillâ dè pè contrè Savegny, qu'on lâi desâi Sordâ po cein que l'avâi z'âo z'u servi ein Nollande, et que l'avâi mémameint étâ tanquiè pè lo Javâ, iô l'est que cret lo crouïo café, kâ vo sédè práo diéro lè fennès font lè moléjès quand cheint on pou mau :

— Ete bon lo café dè clia novalla boutequa, Françoisè?

— Oh! na fâi na; cheint lo Javâ.

Don, po ein reveni, quand son teimps fe fini, Sordâ rarevâ pè châotré, iô ne rapportâ què la misère, la tsaropiondze, práo malice et 'na granta moustache qu'on arâi quasu de duè conolhies dè reça appondiès pè lo gros bet. Po travailli, cein fut midzo; l'avâi lè coutès ein long et ne sè poivè pas clieinnâ. La terra est tráo bassa, se desâi. On nâ sâ pas bin dè quiet viquessâi, kâ l'étâi pourro coumeint lè rattès. Coudessâi bin veindrè pè lè fâirès n'espèce dè pudra po potsi lo dzauno, que cein étâi don bon po lè bocliès dè borés, po lè botons dè carabiniers et ora po cliaô dâi caloniers, mâ c'étâi dè la bourtiâ, que n'ein veindâi quasu rein; ye desâi que clia pudra vegnâi dè per lé âotré, mâ n'étâi rein què dâo crouïo tiolon que pelâvè. Dein ti lè cas ne râocanâvè nion et quand bin sè frottâvè cauquies iadzo lo ventro ein pliace dè dèdjonnâ, l'étâi adé conteint coumeint on bossu.

On iadzo que l'étâi z'u à 'na faire dè Cossené, iô n'avâi jamé étâ et iô nion n'avâi onco étâ attrapâ avoué son tiolon, posâ sa lotta dècoutè clia granta deléze ein fai que ia quie ein arveint, et coumeint cé coo étâi tant risolet, l'avâi prái avoué li on vilho fusi, po fèrè dâi farcès et po fèrè à veni la pratiqua. Adon à ti cliaô que passâvon, lè branquâvè ein jou avoué son crouïon ein faseint : Payez! ou si non...

Ma fâi lè dzeins aviont 'na fringâla dè la metsance ein vayeint cé grand estafié avoué sè grantès berbitchès, et que l'avâi onco met on espèce dè toquie avoué 'na pliumatze rodze. Ye se peinsâvon : « resseimblî à cé certain Diesselai que lâi a su lo potré à Gueyaumo Tè, vai la bécllire et qu'étâi tant crouïo, et porrai bin ètrè lo bailli âo bin lo syndico dè Cossené que l'ont met quie po no fèrè pâyî! » Pâyivon vito 'na demi-batz et l'aviont couâte dè tracî.

Y'ein eut portant ion qu'étâi on pou d'apareint avoué lo syndico, qu'allâ lâi racontâ l'affèrè.

— N'ia pas moian? que fe lo syndico.

— Oh quechâ! et pi s'on ne pâyè pas, vo fot bas.

Adon lo syndico lâi va avoué on moué dè dzeins que sè redzoïessont dè vairè quinna grimace l'autro allâvè fèrè. Sordâ, que ne lo cognessâi pas, lo branquè coumeint lè z'autro et lâi fâ : Payez! ou sinon...

— Ou si non, quoi? que fe lo syndico ein lo vouâteint âo blian dâi ge.

— Ou si non... passez! que lâi dit l'autro.

Adon lo syndico commença à épéclliâ de rirè et Sorda assebin et ti cliaô lulus qu'aviont étâ tant épouâirâo furont bin tant couyenâ, surtot que lo pétâiru n'avâi min dè tsin, que sè ramassiron ti et que du midzo on ein reve pequa ion su la faire, tant l'aviont vergogne.

Il faut laver son linge sale en famille. — Voilà une de ces locutions proverbiales qui revient très fréquemment dans la conversation et dont bien peu de gens peut-être connaissent l'origine. Employée pour la première fois par Voltaire, et adressée sous forme de conseil aux encyclopédistes, elle a reçu une nouvelle consécration en passant par la bouche de Napoléon I^{er}, qui s'en est servi dans une circonstance demeurée célèbre. Le Corps législatif, dont la voix avait été si longtemps comprimée, venait de donner au gouvernement de l'Empereur les premiers signes d'opposition. Napoléon convoqua les députés le 1^{er} janvier 1814, et, les apostrophant avec véhémence : « Que voulez-vous?... leur dit-il. Vous emparer du pouvoir? Mais qu'en feriez-vous? Qui de vous pourrait l'exercer? Avez-vous oublié la Constituante, la Législative, la Convention? Seriez-vous plus heureux qu'elles? N'iriez-vous pas tous finir à l'échafaud, comme les Guadet, les Vergniaud, les Danton? Et d'ailleurs, que faut-il à la France dans ce moment? Ce n'est pas une assemblée, ce ne sont pas des orateurs, c'est un général. Y en a-t-il parmi vous? Je cherche vos titres et je ne les trouve pas. Le trône lui-même n'est qu'un assemblage de quatre morceaux de bois doré recouvert de velours. Le trône, c'est un homme, c'est moi, avec ma volonté, mon caractère, ma renommée. C'est moi qui puis sauver la France et ce n'est pas vous. Vous vous plaignez d'abus commis dans l'administration : dans ce que vous dites, il y a un peu de vrai et beaucoup de faux. M. Raynouard a prétendu que le maréchal Massena avait pris la maison d'un particulier de Marseille pour y établir son état-major; M. Raynouard en a menti. Le maréchal a occupé temporairement une maison vacante et en a indemnisé le propriétaire. On ne traite pas ainsi un maréchal chargé d'ans et de gloire. Si vous aviez des plaintes à élever, il fallait attendre une autre occasion que je vous aurais offerte moi-même, et là, avec quelques-uns de mes conseillers d'Etat, peut-être avec